

AMOUR, LARMES ET PARDON DAVID ROPER

LUC
7.36-50,
À LA LOUPE



Jésus aimait beaucoup manger en compagnie. Il mangeait avec ses disciples (Mc 14.14 ; Lc 22.15), avec ses amis (Lc 10.38-42 ; Jn 12.1-2) ; avec des péagers et des pécheurs (Lc 5.29-30), et même avec des Pharisiens (Lc 11.37-54 ; 14.1-6). Pour autant qu'on le sache, Jésus ne refusa jamais une invitation à manger !

En Luc 7.36-50, nous lisons l'histoire de la première invitation de Jésus chez un Pharisien. Un surprenant retournement de situation donna lieu à l'un des messages les plus touchants de Jésus sur le sujet de l'amour et du pardon.

UNE REQUÊTE REMARQUABLE (V. 36a)

“Un des Pharisiens pria Jésus de manger avec lui” (v. 36a). Il s'agit de Simon (vs. 40, 43-44). Dans le texte original, le mot traduit par “pria” suggère une urgence. Pourquoi cette urgence de la part de Simon ? Plusieurs suggestions ont été faites.

Il se peut que ce Pharisien ait apprécié Jésus. Tous les Pharisiens ne le haïssaient pas nécessairement (Jn 7.45-52 ; Lc 13.31). En règle générale, on invite les gens dont on apprécie la compagnie. Cependant, à la vue des événements ultérieurs, ceci ne semble guère avoir été la motivation de Simon.

Il se peut que Simon ait eu la même motivation que celle des autres Pharisiens, c'est-à-dire piéger Jésus ou découvrir une faute permettant de l'accuser. Ceci dit, rien dans le texte ne suggère un effort délibéré dans ce sens.

La motivation de Simon semble se situer entre ces deux possibilités. Il avait sûrement entendu ce que disaient ses amis Pharisiens au sujet du Seigneur. En même temps, il connaissait probablement l'opinion des foules sur le Christ. Peu avant, Jésus avait été à Naïn, où le peuple s'était exclamé : “Un grand prophète s'est levé

parmi nous” (Lc 7.16¹). Simon semblait s'être donné la tâche de découvrir qui était Jésus, en réalité.

D'autres raisons de cette invitation ont été proposées². Mais, quelle que soit la motivation de Simon, Jésus la connaissait forcément (Jn 2.25). Cela fait poser une autre question : pourquoi Jésus accepta-t-il une invitation aussi équivoque ? Plusieurs raisons viennent à l'esprit.

Jésus connaissait sûrement les questions que Simon se posait ; il accepta donc peut-être dans le but d'aider le Pharisien. Ou bien voulait-il peut-être enseigner les autres convives. De plus, sachant ce qui allait arriver pendant le repas³, il voulait peut-être y aller pour encourager la femme qui viendrait sans invitation. Finalement, et comme nous avons vu, Jésus aimait manger avec les gens, parler avec eux, partager avec eux et ce, qui qu'ils soient, même ses adversaires. Il ordonna à ses disciples d'aimer leurs ennemis (Mt 5.44), et ce fut justement, sans doute, l'occasion de faire une démonstration pratique d'un tel amour.

En fait, Jésus alla chez Simon probablement pour toutes les raisons données ci-dessus. L'important est qu'il accepta l'invitation et alla manger avec un Pharisien.

¹ L'emploi du mot “prophète” par Simon en Luc 7.39 peut signifier qu'il avait entendu parler des exclamations de la foule à Naïn.

² Barclay suggère que Simon était un “collecteur de célébrités” - William Barclay, *The Gospel of Luke*, rev. ed., The Daily Study Bible Series (Philadelphia : Westminster Press, 1975), 94.

³ Pour prendre la forme humaine, Jésus a dû abandonner quelques-unes de ses prérogatives divines (Ph 2.6-7 ; cf. Mc 13.32). Cependant, il pouvait lire dans les pensées (Jn 2.25) et il possédait une connaissance surnaturelle des autres (Jn 1.48 ; 4.17-18). Il pouvait aussi, jusqu'à un certain point, prévoir l'avenir (Jn 6.71 ; Mc 8.31). Il se peut qu'il ait su que la femme viendrait au festin.

UN PERSONNAGE INHOSPITALIER (VS. 36b, 44-46)

“Jésus entra dans la maison du Pharisien et se mit à table” (v. 36b). Nous apprendrons plus tard ce qui arriva (ou ce qui n’arriva pas) entre le temps où Jésus entra dans la maison et où on se mit à table.

À l’époque, les coutumes et les circonstances dictaient certaines courtoisies envers un invité. L’hôte donnait d’abord un baiser d’accueil sur la joue de son invité (Gn 29.13 ; 45.15 ; 2 S 15.5 ; 19.39 ; Mt 26.49 ; Ac 20.37 ; Rm 16.16). Ensuite, quelqu’un (d’habitude un serviteur) offrait une bassine d’eau et une serviette, pour que l’invité puisse se laver les pieds (Gn 18.4 ; Jg 19.21 ; Jn 13.4-5 ; 1 Tm 5.10). Ceci accordait une mesure de confort aux invités, qui portaient des sandales sur les chemins poussiéreux, et une mesure d’hygiène pour les tapis et les coussins de la maison de l’hôte.

Une troisième courtoisie, bien que moins commune, consistait à offrir à l’invité de l’huile ou un parfum pour la tête ou le visage (cf. Ps 45.7 ; 92.10 ; 104.15 ; 141.5 ; Ec 9.8 ; Am 6.6). Pour l’invité qui avait passé des heures sous le soleil de plomb, cette expression de bienveillance était à la fois bienvenue et rafraîchissante.

Lorsque Jésus arriva chez Simon, aucune de ces courtoisies ne fut offerte. Plus tard, il dit à son hôte : “Je suis entré dans ta maison, et tu ne m’as pas donné d’eau pour mes pieds (...) ; tu ne m’as pas donné de baiser (...) ; tu n’as pas répandu d’huile sur ma tête” (vs. 44-46). Le texte n’indique aucune négligence de cette sorte envers les autres invités ; il semble indiquer, par l’emploi des pronoms personnels à la première personne du singulier, que Jésus seul fut l’objet de cette triple insulte.

Mettons-nous un instant à la place de Jésus. Nous avons été invités chez Simon pour un dîner ; en fait, il nous a invités plusieurs fois, jusqu’à ce que nous puissions trouver un moment libre dans notre emploi du temps. Pourtant, à notre arrivée chez lui, notre hôte nous ignore. Il s’affaire à saluer avec enthousiasme les autres invités, à les embrasser chaleureusement, à leur montrer où ils peuvent se faire laver les pieds et oindre leur tête. Pendant tout ce temps, nous nous tenons de côté, ignorés, jusqu’au repas. Peut-être nous dit-on où nous devons nous mettre à table, peut-être pas. Peut-être devons-nous

prendre les places qui restent après que tous les autres sont assis.

Vous est-il arrivé de vous trouver entouré d’individus hostiles, ou du moins peu aimables et antipathiques ? Vous est-il arrivé de souhaiter vous trouver ailleurs, n’importe où ? On se demande si Jésus n’avait pas ce genre de réaction dans la maison de Simon. Si tel était le cas, il ne permit pas que cela le détourne du but de sa présence en ces lieux.

UNE FEMME QUI PLEURAIT (VS. 36-39, 44-46)

Observons les invités autour de la table. Pour manger, on s’allongeait généralement sur le côté gauche, appuyé sur le coude et mangeant avec la main droite, restée libre. La tête était près de la nourriture, les pieds, nus après avoir été lavés, loin de la table. Seuls des hommes étaient présents à table, les femmes n’y étant permises que pour servir ou divertir (cf. Mt 14.6).

Ensuite, regardons l’ambiance générale d’un festin oriental. On parlait, on riait, les serviteurs allaient et venaient, remplissant les coupes et apportant les différents plats. Autour, le long du mur ou même dans la cour de la maison, se tenaient des curieux. Comme tout le monde le sait, la vie privée n’existait pratiquement pas dans l’Orient de l’époque. Il arrivait souvent que les spectateurs fassent irruption dans un banquet, surtout s’ils apprenaient la présence d’une personnalité connue. Dans ces circonstances, il était relativement facile pour une personne sans invitation d’interrompre la fête en entrant au milieu de l’assemblée présente.

Avec tout cela à l’esprit, nous lisons ensuite : “Et voici qu’une femme pécheresse, qui était dans la ville, sut qu’il était à table dans la maison du Pharisien ; elle apporta un vase d’albâtre plein de parfum” (v. 37).

Selon les traductions, cette femme avait “une mauvaise réputation” (BFC, PV), elle était “connue pour sa vie dissolue” (BDS). Jésus dira plus tard que ses péchés étaient “nombreux” (v. 47). La plupart des commentateurs en conclurent que le mot “pécheresse” constitue ici un euphémisme pour “prostituée”⁴.

⁴ Nous sommes tous des pécheurs (Rm 3.23), mais les péchés de cette femme ne semblent pas être les péchés “normaux” qui nous tracassent tous. Les siens étaient de nature à faire d’elle un personnage notoire.

L'histoire nous fait comprendre que cette pécheresse notoire connaissait Jésus, et même que sa vie en avait été bouleversée⁵. Il se peut qu'ils n'aient jamais eu l'occasion de se parler face à face⁶, mais qu'elle avait pu l'entendre enseigner à plusieurs occasions. Elle avait vu son amour pour les pécheurs et les rejetés de la société (cf. Mt 11.5, 19). Elle pouvait avoir entendu sa tendre invitation :

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger (Mt 11.28-30).

L'envie très forte chez cette femme de voir Jésus, le courage qu'elle eut d'entrer sans invitation dans une réunion d'hommes, les larmes qu'elle versa (vs. 37-38), tout cela témoigna des puissantes émotions qui remplissaient son cœur. Nous devons essayer de comprendre le désespoir de sa vie avant Christ : elle redoutait chaque nouvelle journée, évitait la compagnie des autres, se détestait elle-même. Puis, elle avait entendu Jésus et la lumière de la vérité avait chassé les ténèbres de son esprit. La foi (v. 50) avait remplacé le scepticisme ; elle pleura (v. 38), la tristesse "qui est bonne aux yeux de Dieu" ayant remplacé la tristesse "du monde" (2 Co 7.10 - BDS).

Il lui manquait toujours une chose, apparemment : elle voulait remercier Jésus. Apprenant qu'il était tout près, elle se dépêcha d'aller à la maison de Simon, tenant dans ses bras un vase de parfum, accessoire de sa profession devenu le moyen d'exprimer son amour et sa gratitude.

Arrivée à la maison du Pharisien, il n'avait pas été difficile de se frayer un chemin jusqu'à Jésus, au milieu de la foule. Elle contourna la table jusqu'à lui et, se trouvant tout près de son Sauveur, ses émotions débordèrent : elle fondit en larmes.

Ses larmes tombant sur les pieds de Jésus s'y mélangeaient à la poussière du chemin. Elle défit ses cheveux et se mit à essuyer avec eux les

endroits mouillés, ignorant la règle selon laquelle la femme juive ne devait jamais défaire ses cheveux en public⁷ ; en dépit des exclamations, elle continua de frotter les pieds de Jésus.

Puis elle commença à les embrasser. Or, il ne faut pas penser que c'étaient les pieds d'un prince dorloté ; les pieds de Jésus étaient ceux, rugueux et calleux, d'un Prédicateur infatigable, qui marchait partout où il allait. En cette occasion précise, ces pieds restaient couverts de la poussière et des saletés des chemins de la Galilée. Selon le verset 45, elle embrassa beaucoup ces pieds durs. Elle prit enfin son vase, l'ouvrit⁸ et versa de l'huile parfumée sur les pieds de Jésus.

Il n'est pas difficile d'imaginer l'effet de tout ceci sur l'assistance au banquet de Simon. Souvenons-nous que les Pharisiens n'avaient rien à faire avec les femmes en public. Souvenons-nous également de la mauvaise réputation de cette femme dans la ville. Ajoutons à cela son comportement scandaleux en cette occasion : les pleurs, l'essuyage des pieds de Jésus, le parfum versé, sans mentionner ses tresses défaits en public. À la vue de ce qu'elle faisait, la conversation autour de la table s'était arrêtée, tout œil était fixé sur elle — et sur Jésus.

Nous ne pouvons savoir si Jésus avait vu la femme avant que ses larmes ne commencent à tomber sur ses pieds, ni quel était l'effet immédiat sur lui de ces expressions extravagantes et non orthodoxes de gratitude. Par contre, le texte identifie bien les réactions de Simon, passablement gêné par ce qu'il considérait comme un affront aux bonnes manières dans sa maison, mais en même temps satisfait d'avoir trouvé les réponses aux questions qu'il se posait au sujet de Jésus. "Le Pharisien qui l'avait invité dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est la femme qui le touche et ce qu'elle est : une pécheresse" (v. 39).

Pour Simon, il n'existait que deux conclusions possibles : soit Jésus ignorait le genre de femme qu'elle était (et donc il n'était pas un prophète⁹), soit il le savait et cela n'était pas

⁵ La parabole des deux débiteurs enseigne que celui qui beaucoup a été pardonné aime beaucoup (Lc 7.47). Puisque la femme exprima son amour pour Jésus depuis le moment où elle entra dans la pièce, il est permis de croire qu'elle avait été pardonnée auparavant.

⁶ On a cette impression en lisant Luc 7.48 et 50.

⁷ Une jeune fille juive tressait ses cheveux le jour de son mariage et ne paraissait jamais plus en public avec les tresses défaits.

⁸ Sans doute en brisant le col.

⁹ Un des dons d'un prophète était d'avoir un esprit de discernement (cf. 1 R 14.1-6). Ceci devait surtout être une caractéristique du Prophète, du Messie (Es 11.2-4).

important pour lui. Dans ce dernier cas, il ne pouvait être un homme bon¹⁰. Simon ne savait pas que Jésus connaissait tout de la femme ; il connaissait également Simon, et il s'apprêtait à tout révéler à l'assistance.

UNE HISTOIRE SIMPLE (VS. 45-50)

Connaissant les pensées de son hôte, "Jésus prit la parole et lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire" (v. 40a). Pour le Pharisien, la pièce était jouée et l'énigme résolue ; on entend presque l'ironie dans sa voix : "Maître, parle¹¹" (v. 40b).

Jésus raconta en deux phrases une petite histoire toute simple, avec trois personnages et un minimum de développement : "Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur fit grâce de leur dette à tous deux" (vs. 41-42a). Un denier étant le salaire d'une journée pour un ouvrier (cf. Mt 20.2), l'un des débiteurs devait deux mois de paie à son créancier, et l'autre deux années !

Les créanciers de l'époque n'étaient pas des banquiers liés par des conventions et contrôlés par des lois très strictes, mais plutôt des individus que nous appellerions "requins", durs de cœur et de visage, qui profitaient de la misère des pauvres, exigeant un intérêt exorbitant et se montrant sans pitié pour ceux qui ne pouvaient payer à temps.

Jésus finit l'histoire par une question : "Lequel l'aimera le plus ?" (v. 42b¹²). Or, l'incapacité à régler ses dettes est toujours une situation sérieuse¹³. Matthieu 18.23-35 raconte l'histoire de personnes jetées en prison et torturées pour ne pas avoir payé ce qu'elles devaient. L'histoire de Jésus prit un tournant inattendu lorsque le Seigneur raconta que le créancier remit les deux

dettes. On connaît les histoires de créanciers ayant cassé des jambes ou des côtes à leurs débiteurs, mais ils disent rarement : "Ne vous inquiétez par pour l'argent que vous me devez ; on oublie tout, d'accord ?" Mais c'est exactement ce que fit le créancier de la parabole de Jésus¹⁴.

Le Pharisien s'ennuyait probablement à mort, considérant l'histoire stupide et la question d'une simplicité absurde. On entend presque la condescendance dans sa voix : "Celui, je suppose, auquel il a fait grâce de la plus grosse somme" (v. 43a).

"Jésus lui dit : Tu as bien jugé" (v. 43b). Notons au passage le mot "jugé" ; Simon n'avait pas simplement répondu, mais il avait prononcé un jugement — sur lui-même en l'occurrence.

Se tournant vers la femme, Jésus dit : "Voistu cette femme ?" (v. 44a). Simon pensait sans doute : "Quelle question ridicule ! Comment ne pas la voir ? Elle a gâché mon festin et m'a embarrassé devant mes invités. Je l'aurais fait jeter dehors de suite si je n'avais pas voulu voir la réaction de Jésus." Mais en réalité, il ne l'avait pas vue : ses yeux avaient été si remplis de ce qu'elle avait été qu'il était incapable de voir ce qu'elle était devenue. Lord Alfred Tennyson dit : "Le monde ne croira pas un homme qui se repent¹⁵."

Regardant la femme, mais parlant à Simon, Jésus dit :

Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds ; mais elle, elle a mouillé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis que je suis entré, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête ; mais elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds (vs. 44b-46).

Puis Jésus fit l'application de son histoire : "C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés sont pardonnés, puisqu'elle a beaucoup aimé. Mais celui a qui l'on pardonne peu aime peu" (v. 47).

Burton Coffman suggère cette interprétation de la parabole des versets 41-42 :

¹⁴ Dans les paraboles de Jésus, il parlait d'habitude de ce qui était normalement vraie. Pourtant, à l'occasion ses illustrations décrivaient plutôt l'exception que la règle (cf. Mt 20.12).

¹⁵ Tennyson, Lord Alfred *Geraint and Enid* ; cité dans W. Emery Barnes, *The Forgiveness of Christ* (New York : Macmillan Co., 1936), 53.

¹⁰ Selon la tradition rabbinique, tout homme se laissant toucher par une femme de mauvaise vie devenait cérémoniellement impur.

¹¹ Ce mot "Maître", traduction littérale du terme grec, constitue un titre honorifique employé par Simon. Il se peut qu'il l'ait utilisé ironiquement, puisqu'il avait déjà décidé que Christ ne parlait pas pour Dieu, qu'il n'était pas un prophète.

¹² En maître d'enseignement qu'il était, Jésus demandait souvent à ses disciples de lui donner la leçon morale de ses histoires, au lieu de la révéler de suite. Ceci provoquait la réflexion si essentielle à la connaissance.

¹³ Mes commentaires sur les créanciers se basent sur les situations typiques de l'époque de la Bible et de certains endroits du monde encore aujourd'hui.

Créancier : Jésus Christ, notre Seigneur
Le débiteur à 500 deniers : la femme pécheresse
Le débiteur à 50 deniers : le Pharisien
Leur incapacité à payer : le fait que nul mortel
ne peut expier même le moindre de ses péchés
Le pardon offert aux deux : la grâce imméritée
de Dieu, en offrant le moyen de pardon pour
nous tous¹⁶.

Il faut faire preuve de prudence quand on cherche une signification dans chaque détail d'une parabole. Dans ce cas, par exemple, le Seigneur n'est pas à comparer à un créancier sans scrupule¹⁷. Néanmoins, les parallèles suggérés ici sont intéressants.

Si l'application de Coffman est correcte, la différence de 450 deniers entre les deux dettes serait conforme au jugement de Simon, qui se considérait sûrement au moins dix fois meilleur que la femme, sinon mille. Mais était-il meilleur, en réalité ? La femme s'était rendue coupable des péchés de la chair, alors que Simon avait commis des péchés de l'esprit. Elle était probablement connue pour un seul péché, alors que Simon avait multiplié les péchés : orgueil, égocentrisme, arrogance, préjugés, aveuglement spirituel, hypocrisie.

Bien entendu, les sommes des dettes de la paraboles ne sont pas importantes ; ce qui compte est le fait que les deux débiteurs "n'avaient pas de quoi payer" (v. 42). Nous sommes tous des pécheurs (Rm 3.23) et nul d'entre nous n'est capable d'accomplir assez de bonnes œuvres pour faire remettre la dette de son péché (Rm 6.23). Sans rien dans les mains, nous nous tenons tous en présence de celui qui nous a tant donné.

Quel espoir avons-nous ? Notre seul espoir est dans la bienveillance du Seigneur. En général, les créanciers ne font pas grâce ; mais Dieu le fait. Comme Paul le dit : "grâce, miséricorde et paix" viennent "de Dieu le Père et du Christ-Jésus notre Seigneur" (1 Tm 1.2 ; 2 Tm 1.2).

"La parabole ne traite pas autant de la somme du péché dans une vie que de la conscience de ce péché dans le cœur de la personne concernée¹⁸."

¹⁶ Adapté de James Burton Coffman, *Commentary on Luke* (Austin, Tex. : Firm Foundation Publishing House, 1975), 147.

¹⁷ Un autre parallèle à éviter serait de croire que la parabole enseigne le pardon de Simon (le débiteur à 50 deniers ?).

¹⁸ Warren W. Wiersbe, *The Bible Exposition Commentary*, vol. 1 (Wheaton, Ill. : Victor Books, 1989), 198.

La femme ressentait profondément l'énormité de son péché, ce que ses pleurs et son amour débordant démontraient. De son côté, Simon, n'ayant aucune conscience de péché dans sa vie, ne ressentait aucune culpabilité, aucune obligation d'exprimer de l'amour. François d'Assise a dit que "le plus grand des péchés est de n'être conscient d'aucun péché¹⁹".

Le texte ne nous donne pas la réponse du Pharisien aux accusations de Jésus. Peut-être resta-t-il sans voix.

Jésus parla alors pour la première fois directement à la femme : "Tes péchés sont pardonnés" (v. 48). La Bible de Jérusalem cite ainsi Jésus au verset 47 : "Ses nombreux péchés, lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour."

L'amour joue un rôle important dans l'obtention de notre pardon (Jn 14.15 ; 1 Jn 5.3) ; mais cette histoire nous montre que le fait d'apprécier le pardon produit l'amour. Celui qui ressent le plus son pardon aime beaucoup, mais "celui à qui l'on pardonne peu aime peu" (v. 47).

En entendant Jésus dire que les péchés de la femme étaient pardonnés, les autres invités étaient scandalisés. Ils murmurèrent : "Qui est celui-ci, qui pardonne même les péchés ?" (v. 49). Pour eux, Dieu seul possédait l'autorité de pardonner les péchés²⁰.

Ignorant les autres, Jésus dit à la femme : "Ta foi t'a sauvée" (v. 50a). Cette foi devait venir du fait d'avoir vu et entendu Jésus (Rm 10.17). À présent, elle avait exprimé sa foi, en démonstration du principe énoncé en Galates 5.6 : "En Christ-Jésus, ce qui a de la valeur (...) [c'est] la foi qui est agissante par l'amour."

Jésus lui dit ensuite : "Va en paix" (Lc 7.50b), littéralement "Va dans [vers] la paix²¹". La paix d'esprit et de cœur avait manqué dans sa vie dans le passé ; mais à présent elle pouvait recommencer à zéro (2 Co 5.17 ; Rm 5.1).

Soyons clairs : Jésus ne passa pas sur les péchés de cette femme ; au contraire, il dit qu'ils étaient "nombreux" (Lc 7.47). Mais, au lieu de les considérer comme triviaux, il lui donna une motivation pour ne plus pécher. Plus tard,

¹⁹ Barclay, 95.

²⁰ Une fois encore, Jésus se disait l'égal de Dieu (cf. Mc 2.5-12).

²¹ La préposition grecque traduite par "en" (v. 50) est *eis*, qui signifie "dans", "vers".

confronté à une autre femme pécheresse, Jésus lui dira : “Va, et désormais ne pêche plus” (Jn 8.11). Ce conseil est implicite également dans notre texte.

UNE LEÇON SUR L'AMOUR

Le texte ne dit pas si la réprimande de Simon eut un effet ou si la femme vécut une vie pieuse à partir de ce moment. La Bible ne fut pas écrite pour satisfaire notre curiosité ou nos souhaits ; cette histoire non plus ne fut pas écrite pour condamner ou recommander les personnages qu'elle décrit, mais plutôt pour nous pousser à examiner notre cœur et notre vie. Posons-nous les questions suivantes :

(1) *Suis-je conscient de l'énormité de mon péché ?* Simon débordait de respectabilité, ce qui est bien une chose à désirer mais, en fin de compte, un piètre substitut pour l'intégrité. Il est infiniment plus difficile de toucher le cœur d'un pécheur respectable que de toucher celui d'un impie qui reconnaît son péché. Disons tous : “O Seigneur, ma dette est grande !”

(2) *Suis-je conscient de la merveille du pardon de mes péchés ?* Dans la lecture pour cette semaine, nous voyons que Jésus avait fait beaucoup de prodiges : il guérit le serviteur d'un noble ; il ressuscita un mort ; il opéra des miracles. Mais son geste le plus important fut d'aider une pauvre femme à trouver la paix de son pardon.

Nous avons déjà vu que la parabole des deux débiteurs ne correspond pas précisément à la vie de tous les jours. En voici un autre exemple : un créancier pourrait remettre la dette et assumer lui-même la perte. Mais Dieu ne pouvait pas agir de la sorte, car il fallait que la dette soit réglée par la mort de son Fils sur la croix (Jn 3.16 ; 2 Co 5.21 ; Col 2.14) ! Disons tous : “Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable !” (2 Co 9.15).

(3) *Ayant obtenu le pardon de beaucoup de péchés, est-ce que j'aime beaucoup ?* Si l'histoire de la croix nous est devenue banale, notre cœur ne se remplira jamais d'une ardeur dévorante. Comprendons que Jésus nous a aimés (Rm 8.37), qu'il continue de nous aimer (Ap 1.5). Renouvelons notre affection pour lui jour après jour. Disons tous : “Seigneur, réchauffe mon cœur trop froid !”

(4) *Mon amour s'exprime-t-il ?* Les gestes immodérés de la femme pour exprimer sa reconnaissance semblaient sans doute énig-

matiques et embarrassants pour les invités chez Simon. Quelques-uns considéraient peut-être même qu'elle était folle. Mais le véritable amour ne considère pas le prix ; il s'exprime dans l'extravagance. Disons tous : “O Seigneur, aide-moi à montrer mon amour !”

CONCLUSION

Le fait que Jésus ait accepté tant d'invitations nous rappelle sa merveilleuse invitation offerte en Apocalypse 3.20 : “Voici : je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi.” Jésus veut manger avec nous, mais nous devons d'abord l'inviter dans notre vie.

Si vous ne l'avez jamais invité, permettez à votre foi d'agir par l'amour (Ga 5.6) : en obéissant à sa volonté (Jn 14.15 ; Mt 7.21), en vous repentant de vos péchés (car Dieu désire “un cœur brisé et contrit (Lc 13.3 ; Ps 51.17) ; en confessant votre foi en lui ; en étant baptisé (immérgé dans l'eau) pour le pardon de vos péchés (Ac 2.38 ; 8.37).

Si, en chrétien infidèle, vous avez fermé la porte et exclu le Christ de votre vie, vous pouvez l'inviter encore, par la repentance, la confession et la prière (1 Jn 1.9 ; Ac 8.22 ; Jc 5.16). Jésus dit à l'Église de Laodicée : “Aie donc du zèle et repens-toi !” (Ap 3.19).

Si vous n'avez jamais exprimé votre reconnaissance pour ce que Jésus a fait pour vous, c'est le moment (cf. 2 Co 6.2) !

NOTES

On pourrait appeler ce sermon : “Le jour où Jésus mangea avec un Pharisien”, ou “Devine qui vient manger ce soir ?”

Alger Fitch fit sur ce texte une prédication intitulée “Psychanalyse d'un psychanalyste psychotique”, avec quatre symptômes : un manque de service, un manque d'amour, un manque de foi et un manque de vérité. Le diagnostique fut un manque de pardon²². Dans sa prédication sur ce texte, D. Stuart Briscoe se concentra sur les deux débiteurs : (1) l'échec qui requiert le pardon (la dette du péché) ; (2) la foi qui reçoit le pardon ; (3) la liberté qui suit le pardon²³.

²² Albert Fitch, *Preaching Christ* (Joplin, Mo. : College Press, 1992), 65.

²³ D. Stuart Briscoe, *Expository Nuggets from the Gospels* (Grand Rapids, Mich. : Baker Books, 1994), 87.